

Thomas Vennin

Les Hallucinés

Un voyage dans les délires d'altitude



Guérin
éditions Paulsen

© Éditions Paulsen, 2020

Collection Guérin – Chamonix – guerin.editionspaulsen.com

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media.

Thomas Vennin

LES HALLUCINÉS

Un voyage dans les délires d'altitude



Guérin
éditions Paulsen

EN PRÉAMBULE

Le bout du rouleau est un endroit prodigieux. C'est le seul endroit au monde, avec celui des rêves, où la réalité se mélange à l'imaginaire. Un endroit de rêve, en somme. Le burn-out, un enfant qui ne fait pas ses nuits ou un ultra-trail sous la pluie permettent de l'apercevoir et beaucoup croient l'avoir visité. Ils ne sont pourtant qu'une petite poignée à s'être penchés par-dessus l'ultime parapet pour jeter un œil vers le feu d'artifice que nous promet l'au-delà. Beaucoup ont même basculé de l'autre côté. On ne les a jamais revus et c'est bien dommage car ils n'ont pas pu raconter...

Certains en sont revenus. Ce sont eux qui nous intéressent. Évidemment, ils sont tous alpinistes. Quelques marins, plongeurs ou explorateurs des pôles auraient bien droit de cité mais la montagne a décidément ce gros quelque chose en plus, cet ingrédient unique qui en fait un monde à part : l'altitude. Quand elle est haute, voire très haute, elle devient même l'ingrédient ultime qui, cumulé à la solitude, la fatigue, le stress, la déshydratation ou le manque de sommeil, ouvre la porte d'un monde féérique où l'éléphant rose est roi. Le membre brisé est une option dont il serait dommage de se passer mais le peu de cas recensés dans la littérature alpine tend à démontrer le caractère imprudent de l'option. Car la survie n'en est pas une et c'est bien là toute la subtilité de l'expérience.

L'autre subtilité tient dans la cohérence du récit. Les conditions d'arrivée au bout du rouleau font que les souvenirs sont souvent confus et les rares témoins ne valent guère mieux... C'est là tout le mérite de la médecine et de la science qui, depuis plusieurs décennies, cherchent à comprendre pourquoi les yeux

de l'alpiniste fatigué mentent à son cerveau. Ceux qui, là-haut, affirment communiquer avec les morts sont probablement ceux qui, en bas, sont les plus réceptifs aux discours spirituels et ésotériques. Sans fermer la porte au surnaturel, il conviendra donc, par souci de crédibilité, de donner la priorité à la science, même pour les cas à faire douter le plus athée des parpaillots.

Il faudra aussi faire le tri dans les différents événements qui interviennent dans les cortex poussés à bout. L'éléphant rose n'a pas le monopole des effets de l'hypoxie et nous apprendrons à différencier les hallucinations des illusions tout en nous méfiant des rêves et de l'œdème cérébral, qui n'a rien à voir.

Certains grimpeurs du dimanche ont pu goûter aux joies de l'irrationnel à la faveur de circonstances exceptionnelles mais dans l'ensemble l'affaire est plutôt réservée à une petite élite, capable de fermer la porte derrière elle. Celle qui s'engage sur la montagne avec dans le sac à dos, un réchaud, un bon duvet, quelques sachets de thé, deux ou trois barres de céréales, un mental d'acier et qui revient au camp de base quinze jours plus tard avec 10 kilos en moins, un bon récit et une envie folle d'y retourner. L'alpiniste transformé en animal sauvage qui lutte pour sa survie et qui pousse la machine au point d'en faire dérailer le cerveau aura donc les faveurs des pages qui vont suivre.

Et que les grincheux qui reprocheront l'omniprésence de l'Everest et des sommets stars de l'Himalaya se taisent ! C'est grâce à l'altitude que le récit prend de la hauteur.

LA PRÉSENCE D'ESPRITS DE JEAN TROILLET

Il n'est pas de cerveau plus mou que celui privé d'oxygène. Rendu au sommet de l'Everest, le plus brillant des mathématiciens aurait bien du mal à se dépêtrer d'une règle de 3. C'est pourtant une formidable présence d'esprit qui est à l'origine du plus célèbre des témoignages d'hallucination en montagne : « J'ai eu déjà des hallucinations au K2 mais alors ici, c'est dingue... je vois des grimpeurs sur des séracs, un gars habillé en carnaval, un autre qui sort d'une caverne. Avant, je me suis surpris à voir un transformateur sur un nuage qui était sur notre camp avancé. Les 8000 c'est dingue ! » Avoir pensé à sortir son dictaphone pour raconter à la postérité ce que ses yeux ont vu sur les pentes de l'Everest ce 30 août 1986 est le coup de génie d'une vie d'alpiniste. Il est signé Jean Troillet. De mémoire d'historien de la montagne, c'est là le seul témoignage pris sur le vif d'un cerveau de grimpeur soumis à l'hypoxie. Il serait dommage de ne pas analyser en profondeur ce morceau de légende.

Qui s'intéresse un minimum à la chose alpine connaît forcément l'histoire de cette ascension. La cordée Loretan-Troillet, l'Everest en 43 heures aller-retour par la face nord et le couloir Hornbein. Pas d'oxygène, pas de corde, pas de tente. Ultra fast, ultra light. Un bijou d'ascension à montrer dans les écoles de style alpin. Tout le monde la connaît mais quel plaisir de s'en remettre une tranche !

En 1986, Erhard Loretan a déjà gravi huit 8 000 et Jean Troillet est en train de devenir son frère de cordée. L'année précédente, ils ont réussi le K2 à l'été puis la face est du Dhaulagiri en conditions hivernales, début décembre. Leur credo : les ascensions d'une seule traite où le bivouac n'est qu'une courte pause au milieu de l'effort et où la corde, quand on ne l'a pas oubliée, reste dans le sac à dos. Un style qui les autorise à utiliser le break mousson, cette minuscule fenêtre météo du mois d'août découverte par Reinhold Messner lors de son solo en 1980. Il leur faudra pourtant attendre les tout derniers jours du mois pour que la montagne soit enfin en condition.

Aux premières heures du 29 août, Loretan et Troillet s'engagent dans la face nord, accompagnés du Français Pierre Beghin. Ils n'emportent que le strict minimum dans des petits sacs à dos : quelques barres chocolatées, un sursac en Gore-Tex et une paire de gants de rechange. Les gourdes sont enfouies dans les vestes pour éviter que l'eau gèle. Les duvets sont restés au camp de base, avec la prudence. À 11 heures du matin, les trois avions de chasse sont déjà rendus à 7 900 mètres. Ils continuent un peu leur chemin dans la neige profonde, puis décident de profiter de la chaleur de l'après-midi pour se reposer. Ils repartent à la tombée de la nuit, vers 21 heures. Mais la pause a eu raison de la machine Beghin qui s'enraye et ne parvient pas à suivre le rythme. Il cale et fait demi-tour. Aurait-il tenté de poursuivre s'il avait su ?

Devant, les Suisses carburent toujours et entrent bientôt dans des sphères où les lois qui régissent le corps humain ne sont plus tout à fait les mêmes qu'en bas. L'altitude grimpe, le cerveau sous pression commence à dérailler. Celui de Loretan est le premier à battre la breloque. Beghin n'est plus là mais il n'arrive pas à se faire à l'idée. Il a l'impression qu'un troisième alpiniste les suit toujours. Vers minuit, les voici arrivés au pied de la barre rocheuse

qui marque le début du couloir Hornbein, passage clé de l'ascension. La neige est toujours aussi profonde et la progression de plus en plus épuisante. Ils ne savent plus trop quelle heure il est mais il faut faire une nouvelle pause dans la nuit glaciale.

Vers 4 heures du matin, ils repartent en claquant des dents. Toujours cette satanée neige qui leur arrive aux genoux, parfois jusqu'aux coudes. Le peu de lucidité et d'énergie qu'il leur reste est consacré au comptage des pas, technique éprouvée d'himalayiste fatigué. Trente pas, une pause... vingt pas, une pause... dix pas, une pause... plus ça va, plus les séries sont courtes... Et puis, à 14 h 30, environ quarante heures après leur départ du camp de base, Erhard Loretan et Jean Troillet sont au sommet de l'Everest. Pierre Beghin est là aussi. Il a pourtant fait demi-tour il y a une éternité mais le cerveau d'Erhard a décidément beaucoup de mal à assimiler cette information. Annie Beghin, la femme de Pierre, est aussi dans le coin. Erhard croit entendre sa voix. Largement confus, le Suisse tente de résumer la situation dans le dictaphone en commençant par se tromper d'un jour et parle d'un départ du camp dans la soirée du 28 et non du 29. La suite n'est pas beaucoup plus claire : « Pierre est redescendu ce matin également, enfin pas également non. Il est redescendu ce matin et on a continué les deux tous seuls, Pierre, non Jean, et moi-même. » La date et les personnages sont approximatifs mais le décor est bon : « J'aurais jamais cru... pouvoir arriver là... sur cet Everest... » Sa voix, comme son cerveau, semble marcher au ralenti et tire sur les mots : « C'est maaaaagnifique ! » Jean Troillet, lui, se contente d'apprécier le moment, même si pour lui, la fête n'a pas encore véritablement commencé.

Les deux hommes restent une heure et demie au sommet. Ils font quelques photos, se prélassent, et quand ils sentent que l'heure est venue, ils se lancent dans la descente en glissant sur les fesses comme des dératés en profitant de la bonne couche

de neige. Sur la fin de la descente, au pied de la face, Jean Troillet fait une pause, jette un coup d'œil à la montagne qu'il vient de gravir, cligne des yeux, jette un nouveau coup d'œil et, grâce à cette fameuse présence d'esprit, s'empare de son dictaphone pour y déposer ces mots devenus légendaires. Plus de trente ans après, il se souvient parfaitement de ce qu'il a vu, ou cru voir ce jour-là. Il n'avait pas tout dit au dictaphone. Même à travers le téléphone, on perçoit un sourire qui en dit long sur la façon dont il a vécu ces moments invraisemblables : « Dans la face, je voyais des vieux sacs postaux américains. Ils étaient violets. J'ai vu aussi des danseuses de ballet qui flottaient dans l'air comme Peter Pan et Tinker Bell. Et puis il y avait aussi des gens de trois ou quatre mètres qui grimpaient dans la face à côté. Et ce transformateur posé sur un nuage avec des câbles qui partaient dans tous les sens au-dessus de notre camp. Un moment après, j'ai vu Erhard arriver avec une autre personne à côté de lui. Mais quand il est arrivé près de moi, il était seul... »

Si on résume, il a donc vu « en l'espace d'une grosse demi-heure », une sorte de clown, des petits rats de l'opéra virevoltant dans l'air, des sacs violets pleins de courrier, des grimpeurs gigantesques, une petite centrale électrique et deux Loretan côte à côte. Un aller-retour au sommet de l'Everest vaut tous les LSD du monde. Mais le trip se mérite et il n'est certainement pas moins dangereux qu'un abus de substances illicites : « Pour moi, ce n'était pas forcément lié à l'altitude. Je pense que c'est surtout la déshydratation parce qu'on avait simplement pris un demi-litre d'eau pour deux jours. Ça faisait un moment qu'on mangeait de la neige. On était très fatigués bien sûr mais il y avait peut-être la tension qui retombait aussi, un relâchement après toutes ses heures de stress. »

Pendant la descente, Loretan et Troillet ont retrouvé Pierre Beghin à l'emplacement de leur bivouac. Le vrai Pierre Beghin, pas celui qui était au sommet avec eux. D'ailleurs, le Français n'ira

pas au sommet. Il tentera bien de repartir vers le haut quelques heures plus tard mais le manque de sommeil et d'oxygène aura finalement raison de sa volonté. Pendant ce temps-là, les deux avions de Swissair arrivent au camp de base avancé, trois heures seulement après avoir quitté le Toit du monde. C'est la descente en ramasse la plus folle de l'histoire. Quarante heures pour monter, trois pour descendre : l'ensemble n'est pas mal non plus.

Mais puisque Jean Troillet a la mémoire longue et qu'il ne rechigne pas à raconter ses aventures d'en haut, reprenons le début de sa fameuse tirade : « J'ai déjà eu des hallucinations au K2. » Le K2, c'était l'été précédent, déjà avec Loretan mais aussi avec Pierre Morand et Éric Escoffier. Une ascension express : sommet quinze heures après le départ du camp 2 et descente d'une seule traite jusqu'au camp 3. Effort violent, les cerveaux ont du mal à suivre et envoient des informations fallacieuses : Pierre Morand voit notamment « une femme noire en bikini ». Pour Jean Troillet, c'est une sorte d'apéritif avant l'Everest : « Au K2, ça n'était pas énorme. Je grimpais avec Escoffier et à un moment, on a fait une pause pour attendre Pierre Morand. Et tout à coup, je vois deux Pierre Morand qui arrivent. » Heureusement, Escoffier est là pour le raccrocher à la réalité et lui affirmer qu'il n'y a bien qu'un seul Morand sur le K2. « Alors je me suis dit : OK c'est des hallucinations, c'est pas grave. »

C'est pas grave... Pour un grimpeur de la trempe de Jean Troillet, ce qui est grave, c'est de ne pas aller au sommet. On ne s'arrête pas sous prétexte que le cerveau déraile, ça fait partie du jeu. Il en garde d'ailleurs un souvenir plutôt agréable : « Moi j'étais bien dans ces moments-là, c'est des souvenirs sympas ! Je n'ai ressenti aucune peur. » Le Valaisan est retourné plusieurs fois à l'Everest après le chef-d'œuvre de 1986. En 1997, il avait amené son snowboard avec lui pour tenter de descendre de façon un peu plus orthodoxe que la fois précédente. Le vent l'obligerà

à faire demi-tour à 8 700 mètres mais pour compenser, l'Everest lui offre un nouveau feu d'artifice visuel : « Juste en dessous du col, je regardais en bas et je voyais plein de monde qui bougeait mais il n'y avait que Stéphane Schaffter, le caméraman, qui était là. Mais je voyais plein de gens qui bougeaient d'une tente à l'autre. Et en bas, sur le glacier, je voyais un parking avec des petites voitures et des gens qui bougeaient. C'était extraordinaire ! »

Hormis la voix un peu molle, un intellect légèrement dégradé et un Pierre Beghin qui n'avait rien à faire là, Erhard Loretan n'a pas eu la chance de goûter aux mêmes joies que son fidèle compère à l'Everest : « Erhard non, il ne voyait rien de ce genre. Il se moquait de moi, il me demandait ce que j'avais pris. » Sa gigantesque carrière l'a mené au sommet des quatorze plus hautes montagnes du monde mais il n'a jamais vraiment eu le droit d'entrer dans le monde enchanteur de Jean Troillet, comme si la féerie choisissait ses hommes.

CE QUE DIT LA SCIENCE

La féerie n'a malheureusement rien à voir là-dedans... Le sommet de l'Everest est certes un endroit à part sur notre planète mais il n'a rien de magique. La science explique tout. Que le cocktail manque d'oxygène, fatigue, déshydratation et émotions intenses accouche de quelques divagations est finalement plutôt logique au regard de ce que l'on sait du fonctionnement du cerveau. Ce qui est mystique dans l'alpinisme, c'est cette lubie qui pousse les plus grands à se mettre dans de telles dispositions. La clé de l'hallucination en montagne tient plus dans l'acceptation de mourir pour le sommet que dans l'ouverture des chakras. On contentera à la fois illuminés et cartésiens en disant que l'un ne va pas sans l'autre.

Mais revenons à la science et cherchons à comprendre ce qui se passe dans le corps de l'alpiniste qui quitte le plancher des vaches. Les lois de la physique sont catégoriques : celui qui monte croise indubitablement la pression atmosphérique qui descend. C'est le lien entre cette dernière et la teneur en oxygène dans l'air qui rend la vie en altitude quelque peu rocambolesque. Un être vivant téléporté d'une plage du Cotentin au sommet de l'Everest s'effondrera en quelques instants, mais dans les profondes entrailles du corps humain se trouve, heureusement pour l'histoire de l'alpinisme, une fonction cachée : la capacité d'adaptation à l'altitude.

Pour contrer les effets néfastes du manque d'oxygène, l'alpiniste, cet être opiniâtre et rusé, commence par hyperventiler. Sur le sentier qui le conduit de l'aéroport de Lukla (2 860 mètres) au camp de base de l'Everest (5 360 mètres) via Namche Bazar, Tengboche et Lobuche, il augmente le rythme de ses battements cardiaques et de sa respiration pour offrir à ses organes vitaux le débit sanguin nécessaire. Après quelques semaines de montée progressive, par un prodigieux miracle de la nature, les globules rouges se multiplient et son sang commence à s'épaissir. Les fluides s'adaptent et l'alpiniste désormais acclimaté peut envisager d'aller au sommet sans s'évanouir en cours de route. Mais si les choses étaient si simples, les récits auraient moins de succès.

Même avec la tuyauterie adéquate, le passage entre le niveau de la mer et les hautes sphères s'accompagne bien souvent de quelques désagréments qui oscillent entre un léger mal de crâne et la mort. Manque d'appétit, nausées ou troubles du sommeil sont les premiers symptômes du célèbre mal aigu des montagnes dont l'œdème, cérébral ou pulmonaire, est la dernière étape. Pris en étau au milieu de ce grand remue-ménage, le cerveau aura bien du mal à garder son calme et pour peu qu'on lui ajoute les ingrédients qui font le sel du grand alpinisme, il s'autorisera quelques fantaisies délectables.

Mais d'abord, qu'est-ce qu'une hallucination ? Jean-Paul Richalet, professeur de physiologie à l'université Paris 13 et grand spécialiste de la médecine d'altitude, connaît bien le sujet : « La définition d'une hallucination, explique-t-il, c'est qu'il y a une perception sans stimulus, c'est-à-dire qu'on voit des choses alors qu'il n'y a aucune raison qu'elles existent. » Un transformateur sur un nuage ou des danseuses de ballet au-dessus du camp de base de l'Everest par exemple. « Mais médicalement, on ne parle pas forcément d'hallucination dans tous les cas. Souvent, ce sont plutôt des

illusions, en particulier quand on voit son propre corps qui se dédouble ou se déforme, ou bien quand on a l'impression d'avoir un compagnon imaginaire. Dans ce cas-là, on parle d'illusions somesthésiques, terme qui englobe les sensations, déconnectées de la réalité, de pression, de chaleur, les douleurs, ou encore la position du corps dans l'espace – comme pour les membres fantômes des personnes amputées. Mais ce ne sont pas des hallucinations. » Comme avoir l'impression d'être en présence de Pierre Beghin alors qu'il est bien plus bas sur la montagne, pour continuer avec le magnifique cas d'école que nous offre la cordée Troillet-Loretan.

Attention aussi, la confusion avec l'œdème cérébral, pathologie bien connue des himalayistes, petits comme grands, qui s'en méfient autant que des avalanches : « L'œdème cérébral est une conséquence d'un mal des montagnes et qui s'accompagne généralement de symptômes bien précis : maux de tête, trouble de l'équilibre et on tombe progressivement dans le coma. Alors que pour les phénomènes hallucinatoires, il n'y a pas d'anomalie quantifiable neurologiquement. » L'alpiniste qui hallucine ne risque donc pas d'en mourir sauf si ça donne lieu à des comportements qui le mettent en danger. Et notre spécialiste de citer l'exemple de ces alpinistes japonais qui auraient sauté du sommet de l'Aconcagua en se prenant pour des oiseaux...

Autre distinction importante, celle entre l'hypoxie et l'hypocapnie : « On pense souvent que l'altitude c'est uniquement le manque d'oxygène, mais en fait le manque d'oxygène entraîne une stimulation de la respiration, on se met à hyperventiler. Et quand on hyperventile, on baisse le taux de CO₂ dans le sang, ce qui déclenche une vasoconstriction des vaisseaux cérébraux et peut entraîner aussi des hallucinations. En haute altitude, on observe des phénomènes neurologiques dus à la fois à l'hypoxie et à l'hypocapnie, c'est-à-dire le manque de CO₂. » Qui n'a jamais eu la tête qui tourne en gonflant la piscine des enfants ?

REMERCIEMENTS

Merci aux alpinistes qui m'ont accordé un peu de leur temps et de leur passion pour me raconter leurs aventures là-haut : Jean Troillet, Stephen Venables, Krzysztof Wielicki, Erik Decamp, Stéphane Benoist, Carlos Carsolio, Doug Scott, Sandy Allan, Rick Allen, Élisabeth Revol et Nathalie Lamoureux.

Merci à Jean-Paul Richalet, Samuel Vergès et Pascal Le Maléfan d'avoir tenté d'éclairer ma lanterne sur ce sujet plus complexe qu'il n'y paraît.

Merci à Anne Marcuz et ses documents bien utiles.

Merci à Rich Marshall de m'avoir envoyé les précieux récits de son père.

Merci à Malgorzata Terlecka de m'avoir traduit la détresse d'Adam Bielecki.

Merci à Éric Vola pour la poussée en mêlée.

Merci à Mathias Virilli qui a suivi de très près toute cette affaire.

Merci à Rodolphe Popier qui est en passe de devenir l'homme le plus remercié de la littérature alpine. Ce n'est pas pour rien, je le garantis.

Merci à Charlie Buffet pour sa confiance ainsi qu'à la redoutable équipe Paulsen-Guérin.

Merci enfin à Gaëlle qui en assurant, de main de maître, l'école à la maison durant cet étrange printemps 2020, m'a permis de terminer ce livre sans passer par la case burn-out.

TABLE DES MATIÈRES

En préambule	11
1. La présence d'esprits de Jean Troillet	13
2. Ce que dit la science	19
3. Le vieux double	27
4. Rencontre du troisième type	37
5. Le cas Carsolio.....	45
6. Les bruits de la machine humaine en train de tomber en panne.....	55
7. Voyage dans le cosmos intersidéral	61
8. Faut-il brûler Adam Bielecki ?	69
9. Conversation avec les pieds.....	75
10. Mens sana in decorpore sano	85
11. Les dingues de la Mazeno	95
12. Rêves, hallucinations ou les deux ?.....	107
13. Œdème à la folie	117
14. L'ultra-trail, la grande illusion	129
Making of	135
Remerciements	145

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PAULSEN

La Dent du piment,
Collection Guérin, 2019

Thomas Vennin

Les Hallucinés

Un voyage dans les délires d'altitude

Comment Stephen Venables peut-il descendre de l'Everest avec un vieillard qui glisse sur son violoncelle ? Pourquoi Carlos Carsolio, adepte de la « réalité étendue », se met-il à courir à demi-nu dans la neige par moins 20 °C ? Élisabeth Revol rêve-t-elle quand elle échange sa chaussure contre une tasse de thé, une nuit d'hiver au Nanga Parbat ? Thomas Vennin relie le fil des plus étonnantes histoires d'hallucinations vécues en montagne. Convoquant la science et les témoins, il dresse la première géographie complète de ce paysage mental méconnu.

Thomas Vennin est chroniqueur himalayen pour Montagnes Magazine. Il est l'auteur de La Dent du Piment.

Photo de couverture : Erhard Loretan et son double sur un sommet de l'Antarctique, une image hallucinante saisie par le cinéaste Romolo Nottaris.

18,00 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com